

COLLECTION DU DOMAINE PUBLIC

UNE SÉDUCTION

ANCELOT, AUGER

Drame — 1832

RÉPLIQUE · TEXTE INTÉGRAL LIBRE & GRATUIT

NOTE D'ÉDITION & DOMAINE PUBLIC

*Cette œuvre dramatique appartient au **Domaine Public** universel. Libre de droits patrimoniaux, elle peut être lue, montée sur scène, imprimée et partagée en toute liberté.*

À propos de cette édition

Conçue pour le travail du comédien et la pratique du plateau, cette édition privilégie la lisibilité et l'aisance de mémorisation :

- **Confort de lecture** : Justification courte au fer à gauche pour alléger l'effort visuel et sécuriser le retour du regard.
- **Distinction immédiate** : Répliques en **Cormorant Garamond** et didascalies en **Inter**, évitant toute confusion à voix haute.
- **Repérage scénique** : Numérotation discrète toutes les 5 lignes et marges aérées de 20 mm pour les annotations de jeu.

L'application Réplique

Cette édition vous est offerte par **Réplique**, l'outil d'apprentissage des textes créé pour les comédiens et les metteurs en scène.

L'application vous accompagne dans l'apprentissage de vos rôles grâce à un parcours progressif (textes à trous, masquage par initiale, récitation au micro) et un **mode Italienne** qui vous donne la réplique au bon tempo, secondé par un souffleur discret en cas d'hésitation.

Répétez vos textes et retrouvez nos éditions sur

www.replique.pro

PERSONNAGES

ERNEST DE CÉRIGNY	144 répliques
LAURENCE CLERMONT	138 répliques
SOPHIE DE BONCOURT	82 répliques
MADAME DUPRÉ	80 répliques
GERSAINT	76 répliques
DUPRÉ	58 répliques
LE MARQUIS LE BONCOURT	22 répliques
LA COMTESSE DE CÉRIGNY	18 répliques

Personnages muets & suite : PARENTS, AMIS, AMIES

SOMMAIRE

 Cliquez sur un acte pour y accéder directement

ACTE I	5
ACTE II	56

ACTE I

SCÈNE PREMIÈRE

Sophie, Laurence, Madame Dupré.

(Au lever du rideau, Madame Dupré et Sophie sont assises auprès d'une table, à droite.)

LAURENCE *(accourant tout en pleurs)*

Mes chères amies, que je suis malheureuse ! On ne veut pas que je vienne ce soir.

SOPHIE

Comment ! Tu manquerais le bal que nous donne Adèle ?

MADAME DUPRÉ *(d'un air un peu contraint)*

Je ne m'en consolerais pas : et qui donc veut t'empêcher de venir ?

5

LAURENCE

Mon père ; il prétend que la fille d'un marchand sans fortune ne doit pas prendre des idées de plaisir, de toilette, et que cela ne me convient pas de m'amuser.

MADAME DUPRÉ

Que faire ?

LAURENCE

Je me suis échappée un moment, pendant que mon père est occupé ;
j'aurai du moins le plaisir de vous voir et de soulager un peu mon cœur
en vous racontant mes chagrins. 10

SOPHIE

Je ne conçois pas les idées de ton père.

LAURENCE

Que veux-tu ? Mon père est pauvre ; je ne sais cela au juste que depuis
ma sortie de pension. Quand j'y étais avec vous deux, mes amies, je ne
m'en doutais guère, car il faisait de grands sacrifices pour mon éduca-
tion : c'était, disait-il, la seule richesse qu'il pût me laisser, et il se pri-
vait beaucoup pour cela. 15

SOPHIE

Mais s'il craint les frais de toilette, si tu n'as pas de parure, écoute :
nous sommes de la même taille, viens t'habiller ici, je te donnerai tout
ce qu'il te faut. 20

LAURENCE

Bonne Sophie, je ne voudrais pas accepter tes offres faites de si bon
cœur ; ce serait pour le coup que mon père s'inquiéterait et se chagri-
nerait s'il me voyait parée de quelqu'une de tes belles robes. Ce qu'il
craint le plus, ce sont les idées de vanité et les regrets. Lorsqu'Adèle
épousa Monsieur Dupré, mon père me vit avec peine continuer de venir
chez elle ; la femme d'un notaire ! C'est trop brillant pour une pauvre 25

filles comme moi ; lui, il ne peut pas m'accompagner, et heureusement il ignore que tu es ici ; car, lorsque je parlais de l'amitié de ma demoiselle Sophie de Boncourt pour moi, de mon désir de te revoir, il disait toujours : Maudite pension ! Si j'avais su que tu te lierais avec la fille d'un marquis, riche de plus de trente mille francs de rente, je ne t'y aurais pas laissée ; nous sentons ce qui nous manque surtout quand nous voyons ce que possèdent les autres. Moi, je ne le comprends pas : qu'est-ce que cela fait, la richesse ? Je ne regretterais rien s'il me laissait venir, et je n'ai jamais envié ce que vous avez de plus que moi.

MADAME DUPRÉ

Sûrement ; tu sens que tu es assez jolie pour te passer de toilette.

LAURENCE

Je ne me crois pas jolie, mais il paraît que les cavaliers font danser aussi celles qui ne sont pas parées, et alors cela m'est égal.

SOPHIE

Avec ta figure, ce n'est pas étonnant ! Mais voyons, tâchons de trouver un moyen ; je serais désolée de ne pas passer cette soirée avec toi, moi qui retourne demain dans la terre de mon père, à quinze lieues d'ici.

MADAME DUPRÉ

Déjà !

SOPHIE *(passant au milieu)*

Il le faut bien ; mais vous viendrez me voir, n'est-ce pas, mes chères amies ? Ah ! Ça, toi, Madame Dupré, qui es mariée, tu dois avoir plus d'idées que nous ; trouve donc quelque chose pour déterminer Monsieur Clermont.

(À part.)

MADAME DUPRÉ

Je ne sais que faire, en vérité. Ernest semble à présent n'avoir des yeux que pour Laurence.

SOPHIE

Si j'allais le prier ; si j'allais faire chez lui des emplettes.

50

(Sophie remonte la scène.)

LAURENCE

Il n'est pas intéressé : tu n'obtiendrais rien. Il faut se résigner.

MADAME DUPRÉ

J'espère au moins que tu viendras me voir souvent, quand nous serons en petit comité, lorsque Monsieur Ernest aura quitté notre ville.

LAURENCE

Est-ce qu'il va partir ?

MADAME DUPRÉ

Les affaires qui le retiennent à Châtillon ne dureront pas toujours.

55

LAURENCE

C'est dommage ; quelle tournure noble et élégante ! Qu'il y a de charmes dans sa conversation ! N'est-il pas vrai, Adèle ?

MADAME DUPRÉ (*rêveuse*)

Tu as raison.

SOPHIE (*qui n'a pas écouté ce qui précède*)

Ah ! Voici Monsieur Gersaint, l'ancien ami de mon père, mais, Laurence, il connaît beaucoup le tien ?

60

LAURENCE

Il obtient de lui tout ce qu'il veut.

SOPHIE

C'est le ciel qui nous l'envoie : il est si bon !

SCÈNE II

Laurence, Gersaint, Sophie, Madame Dupré.

GERSAINT

Bonjour, mes belles dames ; ou je me trompe fort, ou l'on parle du bal de ce soir ; on projette quelques petites coquetteries, on prépare les armes pour le combat. Pauvres enfants ! Quelques jours, quelques heures où l'on règne, puis... mais enfin, c'est cela de pris sur les malheurs de la vie ; et je ne veux pas troubler vos plaisirs. Voyons ! Sommes-nous bien joyeuses ?

65

LAURENCE

Au contraire ! Je ne viens pas au bal.

70

GERSAINT

Comment cela ?

SOPHIE

C'est-à-dire qu'elle y viendra, parce que vous en obtiendrez la permission de son père. Croiriez-vous qu'il ne veut pas qu'elle s'amuse, parce qu'elle n'est pas riche ?

LAURENCE

Il ne veut pas que je m'habitue au bonheur, dit-il ; comme si l'on n'avait⁷⁵ pas toujours le temps de s'ennuyer !

GERSAINT

Allons, sans cesse et partout la même chose ! Des êtres destinés aux regrets, aux privations, à côté de ceux qui jouissent de tout. La société est faite ainsi.

MADAME DUPRÉ

Ah ! Vous voilà, Monsieur Gersaint, dans vos réflexions philosophiques.⁸⁰

SOPHIE

Moi, j'ai aussi ma philosophie, et puisque nous ne pouvons rien à cet ordre général de la société dont vous vous plaignez sans cesse, tâchons de le corriger autant que possible en particulier. Par exemple, pour ce soir, il faut que Laurence vienne au bal ; vous êtes l'ami de son père, vous lui avez rendu de grands services : il ne vous refusera pas.

⁸⁵

GERSAINT

Le pensez-vous ? Et dois-je le tenter ? Dites-moi, Laurence, quel motif vous fait désirer de venir ce soir au bal ?

(Air : Je sais arranger des rubans.)

LAURENCE

Monsieur, je puis vous l'attester, Je n'obéis point à l'envie ; Car je ne voudrais rien ôter Aux plaisirs qui charment leur vie. Mais le bonheur, s'il est vrai qu'ici-bas Dieu l'ait semé dans sa bonté féconde, Ah ! Dites-⁹⁰ moi, ne se pourrait-il pas Qu'il s'en trouvât un peu pour tout le monde ? Répondez-moi, ne se pourrait-il pas Qu'il s'en trouvât pour tout le monde ? Comment, quel motif ? Cela se demande-t-il ? C'est l'envie d'être avec mes deux bonnes amies de pension, de danser, de n'être pas seule dans la boutique de mon père, à me dire : pourquoi donc moi ici,⁹⁵ triste et malheureuse, travaillant sans repos, tandis que mes amies, de mon âge, avec les mêmes goûts, les mêmes habitudes, les mêmes idées, sont heureuses et ont tous les plaisirs ?

GERSAINT

Si jeune, et déjà dans le coeur le sentiment pénible que donne cette injustice ! Aussi pourquoi votre père vous a-t-il fait élever avec de riches¹⁰⁰ jeunes personnes ? Un jour, malgré votre, jolie figure, vous les verrez faire de brillants mariages, et vous...

LAURENCE

Ah ! Qu'est-ce que cela me fait ? Je n'ai pas envie d'être riche ; je me plais à travailler, pourvu que j'aie un petit moment de plaisir, et si seulement je viens au bal, je ne veux pas autre chose, pas même de toi-¹⁰⁵ lette ; j'en sauterai plus à mon aise.

SOPHIE

N'est-il pas vrai, Monsieur Gersaint, qu'il y aurait de la cruauté à lui refuser ce plaisir ?

GERSAINT

Heureuse à si peu de frais... Oh ! Oui, il faut lui procurer cette joie ; il y aura assez d'occasions peut-être dans le cours de sa vie où son peu de fortune lui ôtera sa part de bonheur. Venez, Laurence, je vais vous conduire près de votre père, et nous obtiendrons la permission tant désirée. 110

LAURENCE

Quel bonheur !

MADAME DUPRÉ *(à part)*

Allons, elle sera là ! 115

SOPHIE

Tu sais bien que toutes mes parures sont à ton service.

(Gersaint et Laurence sortent par le fond.)

LAURENCE

Merci, merci ! Je n'ai besoin de rien. À tantôt, Adèle.

SCÈNE III

Sophie, Madame Dupré.

MADAME DUPRÉ

Avec cela, elle est un peu coquette, Laurence.

SOPHIE

Moi, je ne trouve pas ; tu te trompes, Adèle. Laurence ne fait attention à personne, et si les jeunes gens la regardent, c'est qu'elle est si jolie, si jolie ! ¹²⁰

MADAME DUPRÉ

Je ne te comprends pas, tu es toujours à dire cela.

SOPHIE

Mais c'est la vérité. Ah ! Ça, j'oublie que ma toilette n'est pas terminée : toi tu es prête, tu ne crains pas que la société te surprenne. ¹²⁵

MADAME DUPRÉ

Tu ne seras pas trop parée, n'est-ce pas, Sophie ? Vois-tu, en province, il ne faut pas trop montrer qu'on est plus riche que les autres. C'est dans ton intérêt que je parle, parce que moi, cela m'est bien égal... Seulement il n'est pas convenable que les demoiselles soient plus élégantes que les femmes mariées. Monsieur Dupré ne m'a pas encore donné les diamants qu'il m'avait promis avant notre mariage, c'est désagréable ! On pourrait me prendre pour une demoiselle. Toi, tu es bien sûre d'en avoir dans ta corbeille !... avec une dot comme la tienne !... Un père marquis... Oh ! Tu feras quelque beau mariage !... Alors tu ne voudras peut-être plus voir la femme d'un notaire de province. ¹³⁰
¹³⁵

(Elle entre dans la chambre à droite.)

SOPHIE

Quelle sottise idée te vient là !... Mon amitié est à toi pour toujours, ainsi qu'à notre chère Laurence !... Mais laisse-moi vite aller à ma toilette ; c'est la grande affaire en ce moment ; et sois tranquille, je ne serai pas trop élégante.

SCÈNE IV

(Musique de M. Génot.)

MADAME DUPRÉ (seule)

Que leur sort est heureux ! Que le nôtre est à plaindre ! Tout pour nous¹⁴⁰
est à craindre ; Tout est bonheur pour eux ! Pauvre femme ! à des jours
sereins Comment, hélas ! pourrais-tu croire ? Ce qui fait ta honte est
leur gloire ; Et leurs plaisirs deviennent les chagrins ! Que leur sort est
heureux, etc. De leurs plaisirs, de nos douleurs, Le monde, hélas ! nous
fait des crimes ; Son indulgence est pour les séducteurs, Son mépris est¹⁴⁵
pour les victimes. Que leur sort est heureux, etc. Elle aussi, elle peut
plaître à Ernest !... Il pourrait même penser à elle sérieusement !... Mon
Dieu, mon Dieu ! Toujours s'inquiéter, toujours craindre de se voir enle-
ver un bien auquel on attache son bonheur !... Quelle existence !... Er-
nest ! Pour quoi est-il venu ici ? J'étais calme : à défaut de bonheur,¹⁵⁰
j'avais le repos !... Sans lui je n'aurais jamais connu ce trouble, ces re-
grets, cette jalousie... Et voilà que ce jeune homme, trop jeune vraiment
par son caractère plus encore que par son âge, est arrivé ; qu'il m'a par-
lé d'amour, et ne m'a pas donné le temps de réfléchir !... Cet enthousiasme, cette vivacité, il les porte dans toutes ses impressions !... Tout ce¹⁵⁵
qui lui plaît, il faut qu'il l'obtienne ; tout ce qui le charme doit lui appar-

tenir ! Ah ! Les hommes jeunes et riches ne doutent de rien, ne sont arrêtés par rien !... Le monde semble avoir été fait pour eux.

SCÈNE V

Dupré, Madame Dupré.

DUPRÉ (*à la cantonade*)

Oui, oui, je crois que ce sera très bien ainsi : du reste, adressez-vous à ma femme. 160

MADAME DUPRÉ

Eh bien ! monsieur Dupré, qu'y a-t-il donc ?

DUPRÉ

Parbleu, les préparatifs de ce bal, puisqu'il est dit que toujours, et malgré tout, votre volonté se fera.

MADAME DUPRÉ

C'est comme cela qu'il en doit être dans un bon ménage. 165

DUPRÉ

Mais, ma chère amie, comment justifieras-tu cette folle dépense ?

MADAME DUPRÉ

D'abord, ainsi que vous venez de le dire, c'était ma volonté ; cette parole renferme toutes les considérations imaginables. Ensuite, ce bal paraissait plaire à votre ami Ernest...

DUPRÉ

Je le reconnais là ! Encore une imprudence jointe à tant d'autres.

170

MADAME DUPRÉ

Et pourquoi donc une imprudence ?

DUPRÉ

Comment ! Le Comte Ernest de Cérigny, qui tient aux plus anciennes familles de France et que ses relations font soupçonner de quelques regrets vers le passé, est impliqué, à tort ou à raison, dans une de ces prétendues conspirations qu'on découvre toutes les semaines ; il cède aux craintes et aux instances de sa mère ; il quitte Paris et vient à Châtillon-sur-Seine me demander un asile que je lui accorde avec plaisir parce que j'ai de grandes obligations à sa famille : depuis deux mois il cache chez moi son nom et son titre, et au lieu de vivre obscur et tranquille, il t'engage à donner un bal où toute la ville est invitée. Cela est-il prudent, je le demande ?

175

180

MADAME DUPRÉ

Eh ! Sans doute, monsieur, c'est le plus sûr moyen de ne donner aucun soupçon. Si nous affectons du mystère, on jaserait bien vite.

DUPRÉ

À la bonne heure ! Au reste, tu l'as voulu... Le service que je rends au jeune Comte de Cérigny ne sera pas sans fruit pour nous : sa famille a de grands biens dans cette province, et j'acquiers ainsi une clientèle riche et puissante.

185

MADAME DUPRÉ

Oh ! Je m'en rapporte à vous pour ces sortes de calculs, et je suis bien sûre que vous avez regardé dans le Code si vous pouviez obliger Monsieur Ernest sans vous compromettre.

190

DUPRÉ

Je n'avais pas besoin d'y regarder ; ma chère, je sais le Code par coeur. Mais je sais aussi que ce bal va coûter...

MADAME DUPRÉ

Plaignez-vous ! Je vous ai apporté une dot qui a payé votre charge ; et j'ai quelques droits à dépenser... Mais vous, monsieur, avez-vous rempli vos promesses ? Ai-je des diamants ?

195

DUPRÉ

Allons, ma chère, vas-tu parler encore de cette folie ? Les temps sont durs, l'argent est rare.

MADAME DUPRÉ

Toujours la même réponse !

DUPRÉ

Puisque tu me fais toujours la même demande. Ah ! Dis-moi, la petite Laurence viendra-t-elle au bal ?

200

MADAME DUPRÉ

Je pense qu'oui : pourquoi cette question ?

DUPRÉ

Ah ! C'est qu'il me semble qu'Ernest...

MADAME DUPRÉ

Monsieur Ernest !... Eh bien ?...

DUPRÉ

Eh bien ! Il se montre fort empressé, fort assidu auprès d'elle.

MADAME DUPRÉ

Vous avez remarqué cela ?

205

DUPRÉ

Ce n'est pas moi, tu sais bien que je ne remarque pas grand chose, je n'ai pas le temps. Mais on jase.

MADAME DUPRÉ

Et qui jase ?

DUPRÉ

S'il faut te le dire, ce sont mes clercs.

MADAME DUPRÉ

Vos clercs sont des impertinents.

210

DUPRÉ

C'est possible, mais ils ont des yeux, et il paraît qu'ils s'en servent.
Diable ! Que Laurence prenne garde à elle : un comte puissamment

riche et la fille d'un petit marchand !... Il n'y a pas de mariage à espérer.
Qu'en penses-tu ?

MADAME DUPRÉ

Je pense, Monsieur, que vos clercs ne savent ce qu'ils disent.

215

DUPRÉ

Je le souhaite pour Laurence ; mais, vois-tu, ma chère, Ernest est dange-
reux.

MADAME DUPRÉ (*à part*)

Il me met au supplice.

(*Il sort.*)

DUPRÉ

Il ne faut pas que cela te fâche : voyons, reprends ta bonne humeur, je
retourne à l'étude avant de recevoir notre monde. Les plaisirs ne
doivent pas faire oublier les affaires.

220

SCÈNE VI

Madame Dupré, Ernest.

ERNEST (*entrant au moment où sort Dupré*)

Que vois-je ? D'où vient cet air soucieux ?... Dupré s'éloigne... Étiez-
vous donc en querelle ?

MADAME DUPRÉ

Ce n'est pas à mon mari peut-être que j'aurais quelque sujet de chercher querelle.

225

ERNEST

Mais ce n'est pas à moi non plus ?

MADAME DUPRÉ

Que sait-on ?

ERNEST

Vraiment ! Et puis-je connaître la cause de vos reproches ?

MADAME DUPRÉ

Interrogez votre coeur.

230

ERNEST

Je n'y trouve que de l'amour.

MADAME DUPRÉ

Pour qui, s'il vous plaît ?

ERNEST

C'est vous qui me le demandez ?

MADAME DUPRÉ

En effet, si j'en crois Monsieur Dupré, je n'ai plus rien à apprendre, et Laurence...

235

ERNEST

Laurence ! Elle est jolie, sans doute ; mais vous savez bien qu'une autre est l'objet de toutes mes pensées, le but de toutes mes actions.

MADAME DUPRÉ

Je sais que vous me le dites ; mais vos attentions pour cette jeune fille...

ERNEST

Cachent une passion qu'il faut tenir secrète. N'avez-vous pas été la première à comprendre la nécessité qui me contraignait à feindre pour une autre... une admiration. ²⁴⁰

MADAME DUPRÉ

Qui peut-être n'avait pas besoin d'être feinte. Ernest, je suis inquiète, je souffre.

ERNEST

Vous vous alarmez sans raison : et ne craignez-vous pas que, par l'altération de votre humeur, Dupré ne soupçonne...

²⁴⁵

MADAME DUPRÉ

Mon mari pense, dit et croit ce que je veux. Notre mariage ne s'est fait qu'à cette condition expresse ; je n'avais pas plus d'amour pour Monsieur Dupré qu'il n'en avait pour moi : il voulait une dot pour payer sa charge ; je voulais un mari pour faire toutes mes volontés. Chacun de nous a obtenu ce qu'il désirait.

²⁵⁰

ERNEST

Ma prudence est une preuve de mon intérêt. Mais parlons de notre fête : elle sera charmante.

MADAME DUPRÉ

La présence de Laurence l'embellira.

ERNEST *(avec un peu d'humeur)*

Ah ! Madame, vous êtes sous le poids d'un soupçon cruel.

MADAME DUPRÉ

Non ; mais il serait affreux de détruire l'avenir d'une pauvre jeune fille que vous ne pourriez ni ne voudriez épouser, et que son père destine à son cousin. ²⁵⁵

ERNEST

Et qui songe à cela ?

MADAME DUPRÉ

Je tremble pour elle ; je gémis sur moi.

ERNEST *(avec un ton de tristesse affectée)*

J'ai déjà perdu, je le vois, cette influence dont j'étais si fier, qui charmait votre vie, disiez-vous... Le coeur d'une femme est inexplicable. ²⁶⁰

MADAME DUPRÉ

Ernest !

ERNEST *(avec une amertume feinte)*

Vous me faites sentir combien je suis coupable.

MADAME DUPRÉ

Et moi qui, pour vous, ai trahi mes devoirs ; moi dont le coeur est demeuré sans force contre votre amour !

265

ERNEST

Eh bien ! Il est toujours temps de réparer ses fautes.

MADAME DUPRÉ

Que dites-vous ?

ERNEST

Je ne saurais supporter plus longtemps un esclavage...

MADAME DUPRÉ

Au nom du ciel, Ernest, ayez pitié de moi ! Vous seul avez troublé ma vie ; avant de vous connaître j'étais tranquille.

270

ERNEST *(d'un ton plus doux)*

Pourquoi donc se tourmenter inutilement ? Ne suis-je plus empressé à vous plaire ?

MADAME DUPRÉ

Pardon ; mais le calme ne peut être où n'est pas la vertu.

ERNEST

Adèle, comment pouvez-vous penser qu'une autre...

MADAME DUPRÉ

Oh ! Dites-moi, répétez-moi que cela n'est pas !

275

(Il montre un petit écrin.)

ERNEST

J'accourais auprès de vous, impatient de vous voir seule une fois encore avant que le monde vînt nous séparer par ses usages... Que vous êtes jolie, ce soir ! Mais il manque à votre toilette une chose que Dupré a le courage de vous refuser et que je suis trop heureux de pouvoir vous offrir. Voyez, c'est un faible gage.

280

MADAME DUPRÉ

Ah ! Les jolies boucles d'oreilles !

ERNEST

Elles n'ont de prix que par le sentiment qui s'y attache.

MADAME DUPRÉ

Que les diamants sont beaux !

ERNEST

Mais il faut que votre mari vous les donne. Adèle, votre réputation m'est chère : laissez-moi agir, je saurai tout arranger.

285

MADAME DUPRÉ

Que ces dames seront envieuses, si elles m'en voient parée !

ERNEST

Votre joie me ravit.

SCÈNE VII

Madame Dupré, Ernest, Dupré.

DUPRÉ (*accourant*)

Me voici, me voici. Qu'y a-t-il, Madame Dupré ? Vous me dérangez toujours.

290

MADAME DUPRÉ

Moi ! Mais, Monsieur, je ne vous ai pas fait demander.

DUPRÉ

Ah ! Voilà qui est fort. Mes clercs viennent de me dire...

MADAME DUPRÉ

Vos clercs, toujours vos clercs : je voudrais bien savoir de quoi ils se mêlent.

ERNEST

Ne voyez-vous pas qu'ils s'ennuient à l'étude et sont impatients de voir commencer le bal ?

295

DUPRÉ

Les gaillards aiment mieux la galope qu'un testament.

ERNEST

Le temps passe, Madame ; voici bientôt l'heure où l'on va arriver.

(Elle sort par le fond.)

MADAME DUPRÉ

Vous avez raison, je vais donner mes derniers ordres. À revoir, messieurs.

300

SCÈNE VIII

Ernest, Dupré.

DUPRÉ

Eh bien ! Comment Monsieur le Comte se trouve-t-il de notre vie de province ?

ERNEST

À merveille, mon cher Dupré : c'est Paris en petit ; et, en vérité, je remercierai la police qui a voulu faire de moi un conspirateur, et ma mère³⁰⁵ qui m'a contraint de me cacher chez vous... Votre femme, mon ami, est une excellente personne, et vous êtes bien heureux !

DUPRÉ

Oui ; ma charge est payée maintenant, et j'ai fait là une bonne affaire.

ERNEST

Je suis quelquefois tenté de vous porter envie.

DUPRÉ

Pourquoi ne pas vous marier ?

310

ERNEST

Ah ! Ce n'est pas faute d'être tourmenté par ma mère.

DUPRÉ

Tenez, nous avons ici un parti qui vous conviendrait admirablement.

ERNEST

Qui donc ?

DUPRÉ

Mademoiselle Sophie de Boncourt, fille unique du Marquis de Boncourt, qui a trente mille livres de rentes et qui habite une terre magnifique à quinze lieues d'ici. Vous l'avez déjà vue, c'est une amie de pension de ma femme ; elle est venue la visiter et elle part demain.

315

ERNEST

Oui, oui, je me rappelle, elle est charmante ; j'ai beaucoup entendu parler du Marquis : c'était un ancien ami de mon oncle le Baron de Cérigny.

320

DUPRÉ

Songez à cela : ce serait une très belle opération.

ERNEST

Oh ! Je ne pense pas encore au mariage... mais je ne vous en remercie pas moins.

DUPRÉ

Ah ! Je comprends : en ce moment le coeur est pris ; la petite Laurence Clermont...

325

ERNEST

Convenez qu'elle est adorable.

DUPRÉ

Adorable, oui ; mais épousable, non.

ERNEST

Que sais-je ? Quelles folies ne ferait-on pas pour tant de charmes ?

DUPRÉ

Oh ! Oh ! Voilà qui devient sérieux ! Mais son père a, je crois, l'intention de la marier à je ne sais quel cousin.

330

ERNEST

Qu'importe ? Puisque rien n'échappe à votre sagacité, puisque vous connaissez le secret de ma vie, il serait inutile de chercher à feindre avec vous.

DUPRÉ

Il est vrai qu'on ne me trompe pas aisément.

ERNEST

À qui le dites-vous ? Écoutez-moi, mon cher Dupré, j'adore Laurence ;
j'en suis fou. 335

DUPRÉ

C'est singulier ! Elle est un peu niaise, et puis si... ignorante !

ERNEST

C'est un ange ! Je ne saurais vous exprimer le plaisir que j'éprouve à
voir mon idole ; je voudrais la parer.

DUPRÉ

La parer ? 340

ERNEST

Oui ; dans les différentes réunions où elle se trouve, son extrême simplicité me blesse, m'humilie... Pauvre petite !... S'il était possible ?... Eh !
Parbleu, mon cher Dupré, vous pouvez me rendre un grand service.

DUPRÉ

De quoi s'agit-il ? Je vous suis tout dévoué.

ERNEST

Ce soir, dans ce bal, Laurence souffrira peut-être en voyant les parures ;
je voudrais lui épargner un chagrin. Si elle recevait un petit présent ?
Les jeunes filles sont heureuses des moindres choses : une futilité, une
bagatelle... 345

DUPRÉ

Ah ! Vous pouvez bien dire aussi les jeunes femmes, sans craindre de vous tromper.

350

ERNEST

Moi, je ne puis rien offrir à Laurence ; elle ne peut rien accepter de moi ; mais des mains de son amie elle peut tout recevoir. Si votre femme lui donnait un bijou ?

DUPRÉ

Quelle délicatesse !

ERNEST *(en montrant un écrin)*

J'ai là un collier de perles, c'est peu de chose.

355

DUPRÉ

Que dites-vous donc ? Des perles !... Des perles fines, sans doute. C'est trop. Si Laurence avait cette parure, ma femme ne me laisserait plus de repos que je ne lui eusse donné des diamants.

ERNEST

Voyez le grand malheur ! Je sais que Madame Dupré désire fort impatiemment ce que vous lui aviez promis.

360

DUPRÉ

C'était avant le mariage.

(Il lui offre l'écrin destiné à Madame Dupré.)

ERNEST

Mon cher, il faut tenir sa parole. Ce grand sujet de discussion ne doit plus exister ; j'aime à voir régner la paix dans le ménage. Dupré, vous êtes mon ami ; j'ai là un petit écrin que je vous prie d'accepter.

DUPRÉ

Ah ! Monsieur le Comte...

365

ERNEST

Je vous en prie ; j'ai des droits à vous l'offrir. Après les services importants que vous m'avez rendus, je ne crois pas encore dignement reconnaître vos témoignages d'amitié, et vous me désobligeriez beaucoup en refusant.

DUPRÉ (*acceptant*)

Vous me prenez par les sentiments, Monsieur le Comte ; il est bien difficile de vous résister. J'espère qu'enfin Madame Dupré sera contente.

370

ERNEST

Et qu'elle ne refusera pas d'offrir ces perles à son amie ; mais il faut du mystère.

DUPRÉ

Ne craignez rien : on est méchant en province, et cela rend discret.

ERNEST

Le présent sera supposé venir de vous : que Madame Dupré ne soupçonne rien.

375

DUPRÉ

Soyez tranquille.

ERNEST

Chut ! Voici Laurence.

SCÈNE IX

Ernest, Laurence, Dupré.

LAURENCE

Enfin, me voilà. Ça n'a pas été sans peine ; mais mon père a consenti.

380

ERNEST

Nous étions bien impatients de vous voir arriver, Mademoiselle.

LAURENCE

Pas plus que je ne l'étais de venir ; mais tout le monde semblait se liguer pour me retenir à la maison. On a déchiré ma plus belle robe, il m'a été impossible d'avoir le coiffeur, et mon cousin m'a appelée coquette.

ERNEST

On ne s'aperçoit nullement de tout cela, je vous assure.

385

LAURENCE

Vous, peut-être ? Mais toutes ces dames ne seront pas si indulgentes, et je pense qu'elles vont s'égayer un peu sur mon compte. Mais j'en ai pris mon parti : bien certainement, si j'étais coquette, ainsi que le prétend mon cousin, je ne serais pas venue habillée de la sorte.

ERNEST

Cette simplicité vous sied à ravir, et si ces dames vous critiquent, la raison en sera facile à deviner : on ne critique que les gens qu'on envie. ³⁹⁰

LAURENCE

D'abord, je suis la plus jeune de toutes.

ERNEST

Et, si vous n'étiez pas là, je dirais la plus jolie.

LAURENCE

Ah ! Monsieur, vous seriez un flatteur.

(Bas à Ernest.)

(Il entre dans la chambre à droite.)

DUPRÉ

C'est toujours ainsi qu'on dit la vérité à Paris ; nous autres provinciaux, ³⁹⁵ nous ne savons rien dire ni rien faire. Mais je vais prévenir une femme de votre arrivée. Et tout arranger comme vous l'entendez.

SCÈNE X

Ernest, Laurence.

ERNEST

Je cherche depuis longtemps, Mademoiselle, une occasion que le hasard me procure en ce moment. ⁴⁰⁰

LAURENCE

Qu'est-ce donc ?

ERNEST

Le bonheur de vous voir.

LAURENCE

Vous voulez rire ! C'est un bonheur que vous avez tous les jours.

ERNEST

Mais tous les jours je suis obligé de me contraindre ; je ne puis vous dire que ces phrases banales répétées à chacun... et ne pensez-vous pas qu'il est un langage qu'on ne peut tenir qu'à vous... À vous seule ? ⁴⁰⁵

LAURENCE *(naïvement)*

Quoi, monsieur ! Vous avez quelque chose à me dire ? À moi seule ?

ERNEST

Il y va peut-être de ma vie.

LAURENCE

Cela est-il croyable ?

ERNEST

Rien n'est plus vrai. Laurence, veuillez être sincère ; déjà il a été question pour vous de mariage ; je sais qu'on songe à votre cousin. ⁴¹⁰

LAURENCE

C'est possible.

ERNEST

Et... l'aimez-vous ?

LAURENCE

J'ai pour lui beaucoup d'attachement.

(Air : Faisons la paix.)

ERNEST

Quand il est là, Pour vous sa voix a-t-elle un charme Que votre cour
vous révéla ? Sentez-vous tomber une larme S'il n'est plus là ? Souffrez-
vous dès qu'il n'est plus là ? Ce que vous croyez un sentiment, n'est-il
pas un effet de l'habitude ? Éprouvez-vous le besoin de le voir, de
l'entendre ? Est-ce vers lui que vos rêveries vous ramènent !

LAURENCE

Quand il est là, Je l'écoute sans défiance ; Jamais sa voix ne me troubla ;
Et j'attends avec patience S'il n'est plus là. Pourquoi souffrir s'il n'est
plus là ?

ERNEST *(transporté)*

Vous n'aimez pas, Laurence, vous n'aimez pas... L'amour est un bon-
heur qui tourmente, qui obsède et le jour et la nuit.

LAURENCE

Pourquoi me dites-vous cela, Monsieur ?

ERNEST *(lui prenant la main)*

Quand il prend votre main, sentez-vous la sienne trembler ?

LAURENCE

Comme la vôtre en ce moment ?... Non.

ERNEST

Et, quand il vous parle, sa voix n'est pas altérée ? Il peut exprimer sa pensée ?

LAURENCE

Sans doute.

430

ERNEST

Vous n'aimez point, vous n'êtes point aimée, Laurence.

LAURENCE

Ah ! Monsieur !

ERNEST

Son maintien, son regard, rien ne trahit l'amour... Cet amour qu'on ne peut cacher ; il s'approche de vous, et vous n'êtes pas émue, et lui-même est tranquille ! C'est votre esclave, peut-être ? Soumis, sans être attentif, ne devinant pas votre pensée, ne cherchant jamais à devancer vos désirs ?

435

LAURENCE

Encore une fois, Monsieur Ernest, pourquoi me demandez vous toutes ces choses-là ?

ERNEST

C'est que moi je vous aime, Laurence.

440

LAURENCE

Vous m'aimez !

ERNEST

Je ne vois plus que vous dans la vie ; c'est pour vous, pour vous seule que je reste en cette ville. Ah ! Pourquoi ne m'est-il pas permis de vous rendre la plus élégante de toutes les femmes comme vous en êtes la plus belle, la plus aimée ? Laurence, je voulais en vain vous le taire cet amour qui m'opresse et me brûle, cet amour qui ne me fait attacher de prix qu'à vos regards, à vos moindres paroles.

445

LAURENCE *(troublée)*

Monsieur... Allons rejoindre la compagnie.

ERNEST

Un mot, Laurence, un seul mot, et je m'éloigne. Si vous me haïssez, je quitte à jamais cette ville où chacun s'empresse à me plaire. Laurence !...

450

LAURENCE *(avec un trouble croissant)*

Ne me regardez pas comme cela.

ERNEST

C'est m'ordonner de vous fuir ! Être près de vous sans vous voir, et vous voir sans vous aimer, sont deux choses impossibles à tout être doué d'un cœur.

455

LAURENCE

Madame Dupré m'attend.

ERNEST

Arrêtez un moment encore, je vous en conjure.

LAURENCE

Ah ! Laissez-moi partir.

ERNEST

C'en est donc fait ! Vous me haïssez ?

LAURENCE

Vous haïr ! Oh ! Non ; mais ne me parlez plus ainsi.

460

ERNEST

Vous l'ordonnez ?

LAURENCE

Je vous en prie.

ERNEST

Pour me prouver que vous n'êtes pas irritée, voulez-vous danser avec moi ?... Le voulez-vous ?

LAURENCE *(timidement)*

Oui.

465

ERNEST

Devant le monde, je saurai me contraindre ; me promettez vous de ne pas m'accabler de votre froideur ?

LAURENCE

Ma froideur !... J'ignore ce qui se passe dans mon âme, Monsieur Ernest ; vous m'avez attristée ; je ne sais pourquoi des larmes...

ERNEST *(avec passion)*

Ah ! Laurence !...

470

LAURENCE

Au nom du ciel ! Laissez-moi ; un trouble inconnu...

ERNEST

Madame Dupré !

LAURENCE

Ah ! Sa présence me fait du bien.

SCÈNE XI

Ernest, Madame Dupré, Laurence.

MADAME DUPRÉ *(à part, en entrant)*

Laurence est avec lui !

475

LAURENCE

Te voilà, ma bonne amie ; je t'attendais.

MADAME DUPRÉ

On arrive déjà et je te cherchais ; veux-tu te rendre au salon, Laurence ?

LAURENCE

Mais toi, n'y viens-tu pas ?

MADAME DUPRÉ

Je t'y rejoins dans un instant ; il faut que je parle à Monsieur Ernest.

LAURENCE

Ah !

480

(Laurence sort.)

MADAME DUPRÉ

Va, ma chère, et remplace-moi pendant quelques minutes, je t'en prie.

SCÈNE XII

Ernest, Madame Dupré.

(À Ernest.)

MADAME DUPRÉ *(à part)*

Ah ! J'ai peine à retenir mes larmes. Je quitte Monsieur Dupré ; il vient de me remettre votre présent.

ERNEST

Vous voyez bien, chère Adèle, que votre mari est un excellent homme. 485

MADAME DUPRÉ

Excellent, en effet, et surtout très capable de suivre un bon exemple ;
car si vous me donnez des diamants, il veut aussi, lui, parer cette chère
et belle Laurence.

ERNEST *(feignant la surprise)*

Ah ! Comment cela ?

(Haut.)

MADAME DUPRÉ *(à part)*

Le traître ! Oui, monsieur Dupré, qui m'a refusé si longtemps, donne à 490
mon amie un collier de perles, un riche collier...

ERNEST

Vraiment ! Nourrirait-il donc pour cette jeune fille un sentiment se-
cret ?

MADAME DUPRÉ

Oui, c'est un sentiment secret qui seul a pu suggérer l'idée d'une telle
action ; mais ce n'est pas monsieur Dupré qui l'éprouve. 495

ERNEST

Que voulez-vous dire ?

MADAME DUPRÉ

Je veux dire que malgré la ruse et les précautions dont on cherche à couvrir ses perfidies...

ERNEST

Encore, Madame !

(Air : T'en souviens-tu ?)

MADAME DUPRÉ

C'est trop longtemps souffrir et me contraindre ; À mes soupçons pen- 500
siez-vous échapper ? Vous avez beau connaître l'art de feindre, Je ne
suis pas si facile à tromper. De ma rivale, ici, monsieur le comte Voulait
me voir embellir les appas ; Car son bonheur a besoin de ma honte,
Mon désespoir ne lui suffirait pas.

ERNEST

Qu'osez-vous dire ?

505

MADAME DUPRÉ

Le voilà, ce collier ; n'espérez pas que je le lui donne !

ERNEST

Eh ! Madame ! De grâce...

MADAME DUPRÉ

Ingrat !

ERNEST

Ingrat ! Allons, voilà le grand mot ! Ingrat... Quand au contraire... Mais réfléchissez donc ! Qu'aurait pensé votre mari si je vous avais parée seule ?

510

MADAME DUPRÉ

Ne voulez-vous pas que je vous sache gré de votre perfidie ?

ERNEST

Encore, toujours des reproches ! S'il était vrai que j'eusse quelques pensées pour une autre, votre humeur et votre exigence ne prendraient-elles pas le soin de me justifier ?

515

MADAME DUPRÉ

Vous justifier ! Comment le pourriez-vous ? Votre conduite serait horrible.

ERNEST

Horrible ! Horrible ! Pas le moins du monde ; voilà comme on exagère toujours ! Regardez donc autour de vous ; est-ce que les hommes qui font la cour à une femme prennent l'engagement de ne jamais aimer que celle-là ?

520

MADAME DUPRÉ

Monsieur !...

ERNEST

Eh ! Mon Dieu ! J'ai des amis qui sont les plus honnêtes gens du monde, et qui font la cour à trois ou quatre femmes en même temps.

MADAME DUPRÉ

Juste ciel !

525

ERNEST

Je suis bien loin de les approuver ; je les blâme au contraire, et je suis meilleur qu'eux tous ; ils me plaisaient sans cesse sur ma délicatesse et ma constance qu'ils appellent de la duperie. Mais si l'un d'eux était à ma place, et s'il vous disait : « J'ai destiné ce collier à Laurence, et je ne l'ai fait passer par vos mains que comme un garant de succès auprès d'elle. »

530

MADAME DUPRÉ

Ah ! c'en est trop. Ernest.

ERNEST

« Et quelque chose que je voulusse exiger de vous, il faudrait obéir, Madame, il le faudrait absolument ! »

MADAME DUPRÉ

Qu'ai-je fait ? Ô mon Dieu !

535

ERNEST

Ce sont mes amis qui pourraient parler ainsi ; et peut-être conviendrait-il de ne pas résister, car il en est qui seraient capables d'ajouter : « Cette petite ville où vous devez vieillir, où vous êtes connue de chacun, où vous tenez à paraître entourée de considération, si elle venait à savoir... »

540

MADAME DUPRÉ

Ah ! Monsieur...

ERNEST

Je vous le répète, madame, ce n'est pas moi qui dirais de pareilles choses ; j'ai mis plus de soin que vous-même à cacher nos secrets : en ce moment encore je tremble que votre agitation ne soit remarquée. Remettez-vous, remettez-vous donc, Adèle, et donnez ce collier à Laurence⁵⁴⁵ pour qu'on ne soupçonne rien.

(Elle jette sur lui un regard suppliant.)

MADAME DUPRÉ

Suis-je assez punie !

ERNEST

Il le faut.

MADAME DUPRÉ

Ernest !

ERNEST

Il le faut absolument.

550

SCÈNE XIII

Gersaint, Madame Dupré, Ernest.

GERSAINT *(les regardant tous deux attentivement)*

Vous ici, Madame, quand le bal est commencé, quand on s'étonne que vous ne soyez pas là pour présider au plaisir ? Il est vrai que si j'en jugeais par l'expression de votre figure, je pourrais croire que vous êtes mal disposée.

555

MADAME DUPRÉ

S'il faut le dire, un malaise causé peut-être par la chaleur et la fatigue...

ERNEST *(ayant l'air de lui ordonner de se remettre)*

L'air doit vous avoir remise.

GERSAINT

Vous souffrez ? Oh ! Combien les amis d'une femme, ceux à qui elle accorde sa confiance, doivent être empressés à calmer ses maux ! Il y a pour elle tant de peine, tant de souffrance !

560

MADAME DUPRÉ

N'est-ce pas, Monsieur, qu'il serait cruel d'ajouter à leurs maux ?

GERSAINT

Ah ! Qui l'oserait ? Si ce n'est l'égoïste qui ne pense qu'à lui, ou l'étourdi qui ne pense à rien. Pauvres femmes ! Nous leur avons imposé des devoirs auxquels nul de nous ne voudrait se soumettre.

ERNEST

Et auxquels elles savent bien se soustraire. En fait de ruses et de tromperies, elles l'emporteront toujours sur nous. 565

GERSAINT

Propos de jeune homme, vieux lieux communs avec lesquels on accuse les femmes pour avoir le droit de leur nuire.

ERNEST

Leur nuire ! Et qui pense à cela ? moi, je n'ai, à ce sujet, que les idées généralement reçues ; je suis de mon siècle, j'agis comme tout le monde. 570
Il y a trois choses que j'adore sans les comprendre, les femmes, les opéras italiens et les chefs-d'oeuvre romantiques.

(Haut.)

GERSAINT *(à part)*

Puissé-je m'être trompé ! Venez, madame, je vous l'ai dit, on vous réclame au bal, et moi qui pars demain matin, je veux profiter des instants qui me restent à vous voir. 575

MADAME DUPRÉ

Vous nous quittez sitôt ?

GERSAINT

Oui, quelques affaires m'appellent à Paris. Allons, veuillez accepter ma main.

(À Ernest.)

MADAME DUPRÉ

Volontiers. Vous venez avec nous, Monsieur ?

ERNEST

Je vous suis.

580

SCÈNE XIV

(Air : À l'âge heureux de quatorze ans.)

ERNEST *(seul)*

Naguère j'ai cru que mon cœur À jamais devenait fidèle ; Il me semblait que le bonheur Pour moi se fixait auprès d'elle. De mon triomphe je suis las, C'est un malheur ; mais comment faire ? Dès que j'aime une femme, hélas ! Une autre vient que je préfère. Oui, sans doute, elle voudrait que je fusse là, attentif, comme un amoureux de province ! C'est exigeant, une femme de notaire ! Mais elle n'a compris, elle m'obéira : oui, je le veux. Cette petite Laurence, quelle divine enfant ! Comme elle était émue ! Comme elle tremblait près de moi ! Elle n'a pas fui ; son cœur ne s'est pas révolté en m'écoutant ; je peux tout espérer. Ah ! Madame Dupré a quelques raisons de m'accuser ; et moi aussi parfois je m'accuse ; mais est-ce donc ma faute ? Ah ! Voici Laurence.

585

590

SCÈNE XV

Laurence, Ernest.

LAURENCE

Je croyais Madame Dupré dans ce salon.

ERNEST

Elle va revenir sans doute ; attendez-la.

LAURENCE

Il faut que je retourne au bal ; je suis engagée.

595

ERNEST

Et vous avez oublié la promesse que vous m'aviez faite.

LAURENCE

Non, mais vous n'étiez pas là.

ERNEST

Vous vous en êtes aperçue ?

LAURENCE

Pouvais-je ne pas m'en apercevoir ?

ERNEST

Je suis bien heureux.

600

LAURENCE

On va peut-être remarquer mon absence.

ERNEST

Tous les cavaliers s'empressent autour de vous : si jolie sous cette simple parure ! En vérité, vous éclipses toutes les autres femmes, malgré leurs frais de toilette.

LAURENCE

Monsieur Ernest !...

605

ERNEST

Cette robe sans ornements, vous la parez de tant de charmes qu'on craindrait de changer quelque chose à ce costume si simple ! Et pourtant une fleur dans ces beaux cheveux noirs, des perles sur ce joli cou...

LAURENCE

Des perles !

ERNEST

Oui ; cela ne vous plairait-il pas ?

610

LAURENCE

À moi ? Sans doute. Mais ne me retenez pas ainsi, il faut que je rentre au bal.

ERNEST

Attendez encore.

LAURENCE

Oh ! Non.

ERNEST

Vous voulez me fuir ? Votre haine pour moi...

615

LAURENCE

Je vous l'ai dit, je n'ai point de haine pour vous, mais...

ERNEST

Et cependant vous voilà toute tremblante ! Vous rougissez...

LAURENCE

Qui, près de vous j'ai peur.

ERNEST

Êtes-vous donc ainsi troublée près de tout le monde ?

LAURENCE

Non.

620

ERNEST

Si c'était moi seulement ?...

LAURENCE

Personne que vous ne me regarde ainsi.

ERNEST

C'est que personne ne vous aime comme moi ; et ce trouble, si vous saviez combien il m'enchanté ! si ce n'est pas de la haine, ce ne peut être que de l'amour.

625

LAURENCE *(avec effroi)*

De l'amour !...

ERNEST

Oui, et vous me voyez le plus heureux des hommes de vous l'avoir entendu dire.

LAURENCE

Moi !

(Air : Et voilà tout ce que j'ai fait.)

ERNEST

C'est pour vous seule que j'existe : Quel avenir m'est révélé ! Loïn de vous mon âme était triste, Et votre voix m'a consolé. Oh ! Ne rétractez pas un si doux aveu. ⁶³⁰

LAURENCE

Mais, Ernest, je n'ai point parlé.

ERNEST

Sentez-vous comme ma main tremble ? Et la vôtre tremble à son tour. Nos deux coeurs palpitent ensemble : Et voilà, oui, voilà ce que c'est que l'amour. ⁶³⁵

LAURENCE

Est-il donc vrai ? Je n'ose lire dans mon coeur.

ERNEST

On vient de ce côté... silence !

SCÈNE XVI

Dupré, Sophie, Ernest, Madame Dupré, Laurence, Invités.

ERNEST

Veillez approcher, Madame Dupré ; je disais à Mademoiselle la surprise⁶⁴⁰
que vous lui ménagez, le cadeau que vous allez lui faire.

LAURENCE

Un cadeau ! À moi !

SOPHIE

Ah ! Tu fais un présent à Laurence ; et moi qui n'y ai pas, songé !

DUPRÉ

Et un joli présent, je vous en réponds.

(Haut.)

MADAME DUPRÉ *(à part)*

Il le faut donc ! Ô tourment ! Tiens, Laurence.

645

(Elle regarde Ernest avec étonnement.)

LAURENCE

Des perles ! Oh ! C'est charmant.

DUPRÉ

Le cadeau vous plaît-il ?

(À part.)

LAURENCE

S'il me plaît ? Pourquoi donc me donne-t-elle ce collier ? Qu'il y a de trouble dans mon coeur ! Ernest me regarde, et je n'ose le regarder.

(Haut.)

(Passant entre Madame Dupré et Laurence, bas à Laurence.)

(Bas à Madame Dupré.)

ERNEST (à part)

Son émotion m'enchanté ! Allons, mesdames, il faut animer le bal. Vous vous souviendrez de votre promesse ? Du courage, Madame Dupré !
Pardonnez-moi, oublions tout !

MADAME DUPRÉ (à part)

Oublier ! Oublier qu'elle sera là ! Parée de ses dons ! Oh ! Que je souffre !

DUPRÉ (remontant la scène)

Entendez-vous nos musiciens ? Il ne faut pas qu'ils jouent pour rien.

SOPHIE

Monsieur Dupré a raison : moi, je ne veux pas perdre une seule contredanse.

DUPRÉ (bas à Ernest qui se trouve auprès de lui)

Regardez donc Mademoiselle de Boncourt : n'est-elle pas charmante ?

ERNEST *(de même)*

En effet.

DUPRÉ *(de même)*

Et trente mille livres de rentes ! Et la fille d'un Marquis ! Songez à cela. 660

ERNEST *(de même)*

J'y songerai.

LAURENCE *(à Madame Dupré)*

Ma chère Adèle, ne veux-tu pas m'attacher toi-même le joli collier que tu m'as donné ?

DUPRÉ

Ah ! C'est juste ! Voyons, Madame Dupré.

MADAME DUPRÉ *(attachant le collier, et à part)*

Quelle douleur ! 665

LAURENCE

Comme ta main tremble !

(Des contredanses se forment dans le fond, on a entendu une musique de bal pendant toute la fin de la scène.)

ERNEST

Que rien maintenant n'interrompe nos plaisirs.

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE

Sophie, Le Marquis de Boncourt, Un Domestique.

LE MARQUIS

Eh bien ! As-tu donné tes ordres pour ta jeune amie ?

SOPHIE

Oui, mon père, et je vous remercie du bon accueil que vous lui avez fait.⁶⁷⁰

LE MARQUIS

Quoi de plus naturel ? Cette jeune fille est née dans une classe inférieure, c'est vrai ; mais elle a été élevée avec toi dans le même pensionnat ; tu conserves de l'amitié pour elle ; cela est juste, cela est bien. Et d'ailleurs n'es-tu pas maîtresse ici ?

(Le domestique sort.)

SOPHIE *(au domestique)*

Veillez à ce que ma bonne Laurence ne manque de rien : vous prendrez⁶⁷⁵ dans ma chambre les livres que j'ai préparés, et vous les porterez dans la sienne. Depuis six mois que nous habitons votre château, mon père, je n'avais pas vu Laurence ; elle a fait quinze lieues pour venir me visi-

ter ; eh bien ! Elle assistera à mon mariage, et j'espère qu'elle passera quelque temps près de moi.

680

LE MARQUIS

Voilà qui est à merveille. Ah ! Ça, ma chère Sophie, tu es contente de te marier ?

SOPHIE

Oui, mon père.

LE MARQUIS

Le Comte de Cérigny est un aimable jeune homme ; un beau nom, une grande fortune, l'espérance d'arriver à tout, car il a fait sa paix avec le ministère.

685

(Air : Restez, restez, troupe jolie.)

SOPHIE

Fallait-il donc cela, mon père, Pour former cet heureux lien ? Non ; dans le bonheur que j'espère, Tout cet éclat n'entre pour rien. Son amour, voilà mon vrai bien. Ses traits charmants, sa grâce extrême, Ont d'abord enchanté mes yeux ; Et mon coeur, quand il m'a dit : J'aime, S'est trouvé d'accord avec eux.

690

LE MARQUIS

Je conçois, mon enfant, que tu n'aies vu que cela ; mais moi j'ai dû songer à autre chose : aussi ai-je fait prier notre voisin, Monsieur Gersaint, de se rendre ici ; vieilli dans l'étude des lois, il nous sera fort utile et je l'attends.

695

SOPHIE

N'entends-je pas sa voix ?

LE MARQUIS

Oui vraiment, c'est lui-même.

SCÈNE II

Sophie, Gersaint, Le Marquis.

GERSAINT

J'ai l'honneur de saluer Monsieur de Boncourt ; Mademoiselle Sophie veut-elle bien agréer mes hommages ?... Eh bien ! Me voilà ; où en sommes-nous ? Qu'avons-nous fait ?

700

LE MARQUIS

Nous vous attendions pour parler de nos graves affaires, mon cher voisin.

GERSAINT

Voilà de la sagesse ! Car les gens du monde n'entendent rien à ces sortes de choses : ils se marient avec une légèreté qui me fait toujours frémir. Les jeunes gens se conviennent, les familles s'estiment, on n'en voit pas davantage, et l'on vous rédige un contrat que les mariés signent sans en comprendre un mot. De là, plus tard, le désespoir des uns, la ruine des autres, et des procès, des procès !... Moi, j'ai horreur des procès.

705

710

LE MARQUIS

Un ancien procureur devrait les aimer, ne fût-ce que par reconnaissance.

SOPHIE

Vous voulez nous effrayer pour nous rendre prudents.

LE MARQUIS

Ici, grâce au ciel, nous n'avons pas à craindre un pareil avenir.

GERSAINT

Pourquoi pas ? On ne voit guère plaider que les gens riches : j'en sais quelque chose. À qui profitait la loi du divorce ? Aux gens riches. Les pauvres se battent, les riches se quittent.

715

LE MARQUIS

Non, non, avec nos moeurs...

GERSAINT

Mais nous avons nos lois ! Et, quand il s'agit d'un contrat, on ne saurait trop peser les expressions. Voyons, puisque nous sommes entre nous, faites-moi la leçon : que faut-il que je demande ? Que dois-je réclamer ? Nous marions-nous en communauté, séparés de biens, sous le régime dotal ?

720

SOPHIE

Ah ! Monsieur, quels détails !...

GERSAINT

Que voulez-vous ? Le mariage a été de tout temps et est encore de nos jours une spéculation financière. Deux et deux font quatre : cela n'est pas bien malin, et c'est pourtant là le bonheur du ménage. 725

SOPHIE

Vous nous permettrez de le placer dans une douce analogie de sentiments.

GERSAINT

Libre à vous, ma belle demoiselle ; on parle ainsi à votre âge ; mais les sentiments changent, et les contrats restent... 730

LE MARQUIS

Le jeune homme et sa mère ont vu notre notaire.

GERSAINT

Un notaire fait ce qu'on lui dit de faire ; il ne voit, lui, qu'un contrat, il ne voit que la loi... Moi j'en connais les effets... et les pauvres femmes ! Et les pauvres enfants ! 735

LE MARQUIS

La position sociale de mon gendre futur, les liens d'amitié qui m'unissent à sa famille, sont pour moi autant de garanties du bonheur de ma chère Sophie.

GERSAINT

Oh ! Les futurs conjoints sont toujours des anges au moment de la signature du contrat ; c'est une sorte d'hypocrisie qui donne un certain 740

vernis aux moeurs ; mais la loi est franche et inflexible ; et quand les caractères se démentent, quand l'amour cesse, car il faut toujours en venir là...

LE MARQUIS

L'amitié demeure.

GERSAINT

Pas toujours, Monsieur le Marquis, pas toujours, mais bien les conventions matrimoniales. Or, il faut prévoir ; pour prévoir, il faut savoir, et je sais beaucoup de choses sur le mariage ; ce qui me conduit naturellement à cette conclusion arithmétique : monsieur apporte tant, madame tant, total tant ! C'est là tout le résumé dans nos lois comme dans nos moeurs, et, par le plus grand des hasards, il y a, dans cette occasion, accord parfait entre nos meurs et nos lois. ⁷⁴⁵
⁷⁵⁰

SOPHIE

Ah ! Monsieur, n'existe-t-il pas des exceptions ?

GERSAINT

Elles sont rares, très rares.

SOPHIE

Monsieur Gersaint, vous êtes désespérant !

GERSAINT

Ne vous effrayez pas, ma belle demoiselle : je suis un vieux raisonneur, il faut pardonner à mon âge et à mon expérience. Je viens offrir à votre avenir le secours de l'un et de l'autre. ⁷⁵⁵

LE MARQUIS

Je vous communiquerai toutes les clauses du contrat.

GERSAINT

Et je vous en rendrai bon compte.

LE MARQUIS

Voici mon gendre et sa mère.

760

(À part.)

GERSAINT

Ah ! C'est là le comte de Cérigny. Il paraît qu'il a renoncé à Madame Dupré... Tant mieux.

SCÈNE III

Sophie, Ernest, La Comtesse, Le Marquis, Gersaint.

LA COMTESSE

Bonjour, mon cher Marquis : en vérité votre parc est délicieux.

LE MARQUIS

Parole bien douce à l'oreille d'un propriétaire. Vous permettrez, ma-
dame, que je vous présente Monsieur Gersaint, un voisin de campagne
et de plus un ancien ami dont les conseils ne m'ont jamais manqué dans
les grandes occasions.

765

LA COMTESSE

Je suis charmée de faire la connaissance de monsieur.

GERSAINT

Est-ce que monsieur le comte ne se rappelle pas que j'ai déjà eu l'honneur de le voir ?

770

ERNEST

Vos traits, en effet, Monsieur, ne me sont pas inconnus.

GERSAINT

Il y a six mois, à Châtillon, au bal, chez monsieur Dupré, notaire... vous ne vous souvenez pas ? Il est vrai que ce jour-là vous étiez fort occupé, et moi je suis parti le lendemain. Mais à cette époque, on ne vous donnait Ni votre nom ni votre titre, et j'étais loin de soupçonner...

775

LA COMTESSE

Des tracasseries politiques l'obligeaient à se cacher ; mais tout cela est fini depuis longtemps, c'est déjà de l'histoire ancienne.

GERSAINT

Oui, Madame, nous vivons vite à présent. Monsieur le Comte n'a plus rien à craindre ?

780

ERNEST

Si les poursuites dont j'étais l'objet alors n'eussent été qu'odieuses, elles auraient continué peut-être ; mais elles étaient ridicules, et on y a renoncé.

GERSAINT

Vous vous êtes rallié ?...

ERNEST

Que voulez-vous ? On m'a fait des avances, et moi je n'ai pas de rancune.

785

(À part.)

(Haut.)

GERSAINT

Ainsi, notre aimable mariée ira à la cour ! Voici la part de la vanité.
Quant à la fortune ?...

LA COMTESSE

Tout est stipulé dans le contrat : de notre côté, l'héritage du Baron de Cérigny, mon beau-frère... puis, vous savez, mon cher marquis, que mon fils joint à la fortune dont il jouit de brillantes espérances.

790

GERSAINT

Qui sont ?

LA COMTESSE

Mais, Monsieur, la mort de la Chanoinesse de la Garenne, ma tante maternelle ; la mort de mon frère l'évêque ; la mort de ma soeur, qui est sans enfants.

795

GERSAINT

Diantre ! Il faut convenir, Madame la Comtesse, que la mort vous veut beaucoup de bien.

ERNEST

Est-il donc indispensable que Mademoiselle de Boncourt et moi nous soyons présents à toutes ces explications ?

LE MARQUIS

Mon gendre a raison ; veuillez, madame la comtesse, me suivre dans
mon cabinet ; Monsieur Gersaint nous y accompagnera, et là nous pren-
drons connaissance des clauses déjà convenues entre nous. Laissons ces
jeunes gens ensemble ; à eux les plaisirs, à nous les affaires. Voulez-vous
accepter ma main ?

LA COMTESSE

Très volontiers.

805

(Le Marquis donne la main à la Comtesse, ils entrent dans la chambre à gauche, Gersaint les suit.)

GERSAINT

Allons.

SCÈNE IV

Ernest, Sophie.

ERNEST

Tous ces détails, ma chère Sophie, vous ennuyaient sans doute autant que moi ?

SOPHIE

Oui, vraiment : depuis ce matin je n'entends parler que de lois, de contrats ; si cela continue, j'en saurai autant qu'un avocat.

810

ERNEST

La tendresse de nos parents est leur excuse : combien celle de ma mère m'est précieuse ! Je lui dois beaucoup, car c'est elle qui a songé à notre union.

SOPHIE

Vous n'y aviez pas pensé avant elle ?

815

ERNEST

Mes idées, je l'avoue, ne s'étaient point encore tournées vers le mariage. L'indépendance, l'éclat de ma situation avaient suffi à mon bonheur ; mais dès que je vous ai vue, j'ai senti qu'il en pouvait exister un autre.

SOPHIE

Vous serez heureux, Ernest ?

ERNEST

Près de vous comment ne pas l'être ? Mais cette félicité que je me promets serait incomplète si je ne croyais pas à la vôtre. 820

SOPHIE

Vous savez avec quel empressement j'ai obéi à mon père.

ERNEST

Et cette obéissance ne vous a rien coûté ?

SOPHIE

Non, aujourd'hui, je peux vous le dire ; à votre voix, Ernest, des sentiments que j'ignorais se sont éveillés dans mon coeur ; ici, près de mon père, sans soucis, sans inquiétude, je vivais dans le présent : vous avez paru, j'ai eu un avenir. 825

(Air : Amis, voici la riante semaine.)

ERNEST

Quel avenir pour vous bientôt va naître ! Toujours heureux d'accomplir nos projets, Votre mari, dès ce jour, ne veut être Que le premier de vos nombreux sujets. De tous vos vœux maîtresse souveraine, Dans cet empire où vous devez régner, Vous n'aurez point de charte qui vous gêne. 830
Et je me charge de le rendre heureux et brillant. Je veux que votre vie soit un continuel enivrement.

SOPHIE

Ce soir, pourtant, nous allons la signer.

ERNEST

Qu'importe ? Vous l'interpréterez comme il vous plaira, et je vous promets de ne pas m'insurger. 835

SOPHIE

Je m'en rapporte à vous, mon ami ; je vous ai confié mon sort.

ERNEST

Je ne saurais l'oublier.

SOPHIE

Le plaisir que j'éprouve à causer avec vous me fait négliger des devoirs qui me réclament. 840

ERNEST

Je vous cède à ces devoirs, ma chère Sophie ; le temps passe vite auprès de vous, et bientôt on va se réunir pour la signature du contrat ; je vous laisse.

SOPHIE

Allez, Ernest ; moi je vais donner quelques instants à l'amitié.

(Il lui baise la main et sort.)

ERNEST

Mon amour va lui porter envie. 845

SCÈNE V

SOPHIE *(seule)*

Il m'aime, et je serai heureuse ! Oui, mais cette bonne Laurence que j'ai abandonnée ! Oh ! Elle m'excusera ; je lui dirai que j'étais avec lui. Al-lons la retrouver... Ah ! La voici.

SCÈNE VI

Laurence, entrant par la porte latérale à droite, Sophie.

SOPHIE

Tu t'es ennuyée de ne pas me voir revenir près de toi ?

850

LAURENCE

Oui, Sophie, je t'attendais avec bien de l'impatience, et je me suis hasar-dée...

SOPHIE

Pardonne-moi ; je pensais d'abord que tu avais besoin de repos ; puis je suis bien occupée aujourd'hui, car tu ne sais pas encore, chère Lau-rence, comme tu as bien choisi le moment pour me venir voir : tu assis-teras à mon mariage.

855

LAURENCE

Ah ! Tu te maries !

SOPHIE

Oui, nous signons le contrat, ce soir même.

LAURENCE

Tu te maries ! Si je l'avais su, je ne me serais pas permis...

SOPHIE

Eh bien ! Que dis-tu donc là ? Mais, au contraire ! Tu seras là, près de moi, témoin de mon bonheur, et je suis sûre qu'il te fera plaisir. 860

LAURENCE

Je venais te voir, te confier mes peines, car, ma bonne Sophie, je suis bien malheureuse.

SOPHIE

Malheureuse ! Toi ! Le commerce de ton père...

LAURENCE

Ce n'est pas cela. 865

SOPHIE

Qu'y a-t-il donc ? Tu es son unique enfant, il te chérit ; comme moi bientôt sans doute tu épouseras un homme qui te plaira ?

LAURENCE

Non, non : je ne me marie pas, moi !

SOPHIE

Explique-toi, je t'en conjure.

LAURENCE

Parlons de toi, d'abord : tu aimes l'homme qu'on te destine ?

870

SOPHIE

De toutes les forces de mon âme ! L'idée d'être à lui m'enchanté, et s'il fallait perdre cette espérance, je crois que j'en mourrais.

(À part.)

(Haut.)

LAURENCE *(avec exaltation)*

Ah ! Tu l'aimes ! Tu l'aimes ! Chère Sophie ; que tu me fais de bien ! Elle pourra me comprendre. Ton amour sera le lien d'une union bénie par le ciel. Ah ! Parle, parle-moi de lui !

875

SOPHIE

Le Comte de Cérigny a la physionomie la plus favorable ; sa voix, son maintien, son langage, tout plaît en lui au premier coup d'oeil.

LAURENCE *(d'un air rêveur)*

Il faut quelquefois se défier de cette impression. Elle est funeste.

SOPHIE

Je la trouve si douce que, par instants, je n'ose descendre dans mon coeur, ni l'interroger. Je deviens inquiète et rêveuse ; des larmes involontaires mouillent mes yeux.

880

LAURENCE

Laisse-les couler. Je connais ce vague état de l'âme ; je m'y suis livrée avec délices.

SOPHIE

Toi, Laurence !

LAURENCE

Oui, et voilà la source de mes chagrins et de ma triste expérience ! Tout⁸⁸⁵ est bien différent entre nous : cette vie pure de jeune fille, tu vas la consacrer par l'amour à ton mari ; tu se ras heureuse et calme. Et moi, moi ! Oh ! Mon Dieu !

SOPHIE

Ton accent me fait mal ! Au nom du ciel, explique-toi !

LAURENCE *(d'un ton caressant et se laissant tomber à genoux)*

Sophie, ne sois pas trop sévère, ouvre ton coeur à la pitié ! Pardonne-moi d'être malheureuse ; si tu me blâmes, ne me repousse pas, je suis déjà trop punie.⁸⁹⁰

SOPHIE

Que fais-tu ? Laurence à mes pieds ! Pauvre amie, pourquoi cette exaltation ?

LAURENCE *(se relevant et avec un peu d'égarement)*

C'est vrai ! Mais il y a tant de désordre dans mon coeur, et par moments⁸⁹⁵ tant d'incohérence dans ma faible raison...

SOPHIE

Achève ! Je souffre de te voir ainsi, Laurence !

LAURENCE

J'étais heureuse, calme comme toi, lorsqu'il s'offrit à mes yeux, lorsqu'il me parla de son amour.

SOPHIE

Qui donc ?

900

LAURENCE

Celui pour qui je me suis perdue ! Il avait aussi une voix, un maintien, qui parlaient en sa faveur ! Je l'écoutai ; je sentis aussi passer dans mon coeur ce trouble si doux qu'on nomme amour !

SOPHIE

Eh bien ?

LAURENCE *(à voix basse)*

Il m'a quittée !... Et depuis trois mois je l'attends et je pleure !

905

SOPHIE

Il reviendra peut-être ?

LAURENCE

Non, non ! Il m'a trompée ! Mais ce fatal secret, je ne pourrai le cacher longtemps ! Il m'a trompée ! Et moi, j'ai trompé mon père ! Ah ! Que je suis coupable !... Sophie... dans mon sein... oui, Sophie ! Je suis mère !

SOPHIE

Dieu !... Malheureuse !...

910

LAURENCE *(avec désespoir)*

Je suis un objet d'horreur !... Ah ! Par pitié, une larme à ton ancienne amie, un conseil, un mot pour me relever sous le poids qui m'accable !... Mademoiselle de Boncourt, ne m'abandonnez pas à mon désespoir.

SOPHIE

Et que puis-je pour toi, Laurence ?

LAURENCE

Me cacher à tous les yeux jusqu'au jour où... peut-être je mourrai ; me sauver de mon père et de moi-même.

915

SOPHIE

Mais demain je cesse d'être libre ; demain je dois rendre un compte exact de toutes mes actions ; et bientôt je quitte ce château, ce pays...

LAURENCE

Eh bien, cet homme qui devient ton mari, s'il t'aime, il aura pitié de ton amie. Sophie, je suis victime, mais mon coeur est pur. L'amour qui m'aveugla n'a point éteint ces sentiments d'honneur et de vertu qui nous furent donnés dès l'enfance ; je t'en supplie, conduis-le près de moi, je saurai l'attendrir.

920

SOPHIE

Que me demandes-tu ? Aurai-je la force de lui parler ?

LAURENCE

J'aurai bien, moi, la force de lui présenter mon front couvert de honte ! 925

SOPHIE

Pauvre Laurence ! Dans quelle situation t'es-tu placée !

LAURENCE

Ah ! Sophie, pas un mot de plus ! Grâce ! J'ai besoin de mon courage.

SOPHIE

Tu le veux ? Je vais essayer, je vais voir, réfléchir... Cette explication sera bien pénible.

(Sophie sort.)

LAURENCE

Tais-toi ! le malheur donne à l'âme une force inconnue ; va, je sais que 930
dire pour ma défense, car je me suis moi-même accusée.

SCÈNE VII

(Air : de l'Angélus.)

LAURENCE *(seule)*

Quand j'ai méconnu ses leçons, Quand j'ai trahi ses espérances, Ca-
chons du moins à ses soupçons Et mon opprobre et mes souffrances. De
ce Dieu qui m'entend, hélas ! S'il faut subir l'arrêt sévère ; En
l'acceptant je ne veux pas Le lire dans les yeux d'un père. Oui, plus je 935
sens la profondeur de ma chute, et plus je me relève à mes propres re-

gards. L'homme que Monsieur de Boncourt a choisi pour sa fille doit être digne de recevoir ma confiance ; il saura m'accorder la protection qui m'est due à moi, être faible, sans défense ; et du moins je sauverai l'honneur de mon père. Mon père ! Doit-il gémir de ma faute ? Cette chère Sophie ! Qu'elle tarde à revenir ! Cette incertitude me tue ! Ah ! C'est elle, un homme la suit, je tremble ! 940

SCÈNE VIII

Sophie, Laurence, Gersaint, il se tient d'abord dans le fond.

(À Laurence.)

SOPHIE *(à Gersaint)*

Laissez-moi la préparer à vous recevoir. Me voici, Laurence.

LAURENCE EST SUR LE DEVANT *(et n'ose regarder)*

Tu n'es pas seule ? 945

SOPHIE

Non.

LAURENCE

Ton mari est là ?

SOPHIE

Non.

LAURENCE *(avec effroi)*

Qui donc te suit ? Ah ! Dois-je me défier de ma meilleure amie ?

SOPHIE

Chère Laurence, pardonne à ma timidité ; songe à l'embarras que
j'éprouve devant celui qui bientôt va devenir mon maître ! Mais le ciel
ne nous retire pas sa protection. Un ami commun, Monsieur Gersaint,
dont tu connais la bonté, l'indulgence, a lu dans mes yeux le trouble de
mon âme.

950

LAURENCE *(avec effroi)*

Monsieur Gersaint ! un ami de mon père !

955

SOPHIE

Il sait tout, et ses larmes ont coulé.

GERSAINT *(qui s'est approché)*

Pauvre fille !

LAURENCE *(se jetant dans ses bras)*

Ah ! Monsieur...

(Elle sort par la gauche.)

SOPHIE *(passant à la droite de Gersaint)*

Je la confie à vos soins ; consolez-la, je vous en prie. Je vous laisse, il
faut que je me rende près de mon père, mais je reviens bientôt.

960

SCÈNE IX

Gersaint, Laurence.

GERSAINT

Voyons, mon enfant, ne tremblez pas ainsi ; vous savez bien que je vous aime : confiez-moi tout ; vous avez été faible, crédule, vous êtes malheureuse...

LAURENCE

Monsieur, je suis la plus coupable des filles, et le remords me déchire.

965

GERSAINT

Allons, rassurez-vous ; cette faute, nous la cacherons aux yeux de votre famille et du monde, et peut-être pouvons-nous encore la réparer. Cet homme qui abusa de votre candeur, vous l'aimiez ?

LAURENCE

C'est mon unique excuse.

GERSAINT

Et depuis son abandon l'aimez-vous toujours ?

970

LAURENCE

Je devrais le chasser de mon souvenir ; mais il vit dans ma pensée ; je l'aime... et je le hais ! Le haïr ?... Non, je l'aime avec cette passion qu'il a développée dans mon cœur, et pour la vie.

GERSAINT

Bien, mon enfant, bien : je vous estime... et il est libre ?

LAURENCE

Que voulez-vous dire ?

975

GERSAINT

Je vous demande s'il n'est pas marié ?

LAURENCE

Marié !... J'espère que non, monsieur.

GERSAINT

Il vous avait promis de vous épouser ?

LAURENCE

Jamais, Monsieur ! Faible et passionnée, j'ai cédé à son amour, je lui ai livré mon avenir ; mais j'aurais rougi de lui demander une promesse.

980

GERSAINT

Répondez-moi, mon enfant ; depuis son départ, il vous a écrit ?

LAURENCE

Pas à moi, la prudence l'exigeait ; mais Monsieur Dupré, qui est son ami, avait de ses nouvelles dans les premiers temps de son absence.

GERSAINT

Dupré, le notaire... Il vient d'arriver au château ; il est chargé de la rédaction du contrat de mariage de votre amie.

985

LAURENCE

C'est singulier ! Il a fait à toute la ville un mystère de cette nouvelle.

GERSAINT

Le Marquis a désiré que ce mariage n'eût aucun éclat. Reprenez courage, mon enfant ; je verrai Dupré.

LAURENCE

Songez, monsieur, qu'il ignore ma faute, qu'elle n'est connue que de vous.

990

GERSAINT

Ne craignez rien ; la prudence est la compagne ordinaire d'un vieux procureur. J'obtiendrai adroitement de Dupré les renseignements qui me sont nécessaires ; vous me direz le nom de votre séducteur, et j'espère qu'il réparera son crime.

LAURENCE

S'il ne m'aime plus, Monsieur ; s'il me repousse ?

995

GERSAINT

Vous repousser ! Tranquillisez-vous, mon enfant ; je vous, prends sous ma protection ; ayez en moi une confiance sans bornes. Mais en ce moment parlons de ce qui vous concerne : comment êtes-vous venue ici ?

LAURENCE

J'ai obtenu de mon père la permission de venir voir mon amie.

GERSAINT

C'est bien, je verrai votre père, je lui dirai que Mademoiselle de Boncourt vous réclame pour passer avec elle les premiers mois de son mariage ; j'arrangerai tout, soyez sans inquiétude ; mais il faudra paraître à la signature du contrat. 1000

LAURENCE

Ah ! Monsieur, en aurai-je le courage ?

GERSAINT

Il le faut : la présence de Dupré vous en fait une nécessité. 1005

LAURENCE *(avec découragement)*

Monsieur, je suis si malheureuse !

GERSAINT

Ah ! Point de faiblesse ! Il est indispensable que vous soyez auprès de Mademoiselle de Boncourt pendant son mariage, afin de lui donner le droit de vous recueillir tout le temps qu'elle le pourra sans danger. Je serai là, près de vous, comme un père, ma chère Laurence. 1010

LAURENCE

Vous le voulez ? J'y consens.

SCÈNE X

Gersaint, Laurence, Sophie.

SOPHIE

Eh bien ! Qu'avez-vous résolu ?

GERSAINT

Votre amie paraîtra à la cérémonie ; il faut que Dupré, de retour à la ville, l'ait vue ici calme, heureuse de votre bonheur. Elle vous racontera¹⁰¹⁵ tout ce que nous avons projeté.

SOPHIE

Compte, ma chère Laurence, sur les soins de l'amitié la plus tendre.

LAURENCE

Bonne Sophie !

SOPHIE

Ah ! J'oubliais... Monsieur Gersaint, mon père vous demande.

GERSAINT

J'y vais. Allons, Laurence, du courage. Il faudra réparer le désordre de votre toilette.¹⁰²⁰

SOPHIE

J'enverrai dans ta chambre tout ce qui est nécessaire, et j'aiderai moi-même à te parer.

LAURENCE

Disposez de moi, je n'ai plus de volonté.

(Il sort.)

GERSAINT

À revoir.

1025

SOPHIE

Moi, chère amie, je vais donner mes ordres ; oh ! Je veux que tu sois belle le jour de mon mariage.

LAURENCE

Combien ta compassion m'est précieuse !

(Regardant à travers la fenêtre.)

SOPHIE

De la compassion ! Veux-tu bien ne pas te servir de ce vilain mot-là.
Ah ! J'aperçois Ernest dans le parc.

1030

LAURENCE

Ernest !

(Elle sort par la droite.)

SOPHIE

Oui, Laurence, le comte de Cérigny, celui à qui je vais donner ma vie !
Je veux lui dire un mot en passant ; allons, rentre dans ta chambre et attends-moi.

SCÈNE XI

(Elle regarde par la fenêtre.)

(Avec égarement.)

(Elle s'arrête.)

LAURENCE *(seule)*

Ernest ! Ce nom m'a fait trembler ; je n'ose jeter les yeux à travers cette
croisée... Ernest ! Ah ! C'est lui. Sophie, ne lui parle pas ! C'est Ernest, 1035
c'est mon bien, c'est mon époux ! Ah ! Courons... Malheureuse ! Que
vais-je faire ? Tout est expliqué ; c'est elle, c'est Sophie qu'il aime ! Elle
sera sa femme... Et moi, moi, abandonnée ! Abandonnée !... Mais j'ai
des droits aussi !... Des droits ? Son amour seul m'en donnait, et j'ai 1040
perdu son amour ! Ô mon Dieu ! Mon Dieu, que devenir ? Elle l'aime,
elle qui fut si bonne pour moi ; elle me l'a dit. Le perdre, ce serait mourir... mourir ! Non, ce n'est pas elle qui mourra ! Elle est innocente et
jeune... Et je porterais le désespoir dans son cœur ! Je détruirais le bon-
heur de deux familles, moi, misérable créature flétrie aux yeux du 1045
monde !... Et pourquoi ? Pour qu'il me hâisse ?... Sa haine, voilà tout ce
que j'obtiendrais maintenant. Je ne le veux pas. Quel fut son crime à
lui ? De m'avoir trouvée belle, et de me l'avoir dit. Pourquoi n'ai-je pas
su lui résister ? Pourquoi n'ai-je pas eu plus de force contre mon propre
cœur ? Ah ! C'est moi, c'est moi seule qui suis criminelle ! Eh bien ! 1050
C'est moi seule qui serai punie !

SCÈNE XII

Laurence, Gersaint.

GERSAINT

Comment, Laurence, vous êtes encore ici ? Mais on va venir, et votre amie vous attend dans votre chambre.

LAURENCE

Ah ! Oui... elle m'attend.

1055

GERSAINT

Pourquoi ce trouble ?... Remettez-vous, mon enfant, remettez-vous donc : n'attristez pas le bonheur de cette excellente Sophie qui vous aime, qui veut tout faire pour vous.

LAURENCE

Vous avez raison... son bonheur... je ne dois pas l'attrister ! Non.

GERSAINT

Allez, on va se réunir pour la signature ; vous avez à peine le temps de vous préparer, car il faut que vous soyez là.

1060

LAURENCE

Là !... Moi !...

GERSAINT

Je comprends que ce spectacle est pénible pour vous, mais je crois nécessaire...

LAURENCE *(avec un sourire convulsif)*

Pénible ? Non. J'y assisterai ; je serai témoin de leur bonheur, à elle, à lui... Oh ! Cette cérémonie ne peut avoir lieu sans moi ; il faut qu'on me voie ; on me verra. J'y serai, monsieur, j'y serai ! 1065

GERSAINT

Je suis bien aise de vous voir plus tranquille : allez rejoindre Sophie. De la force, mon enfant, de la force !

(Elle sort par la porte latérale à droite.)

LAURENCE

Oh ! J'en aurai. 1070

SCÈNE XIII

GERSAINT *(seul)*

Pauvre et malheureuse fille ! Quel sera son avenir ? Je lui ai donné des espérances que je suis loin de partager : tout me dit que son séducteur l'a pour jamais abandonnée. Quand j'étais jeune, le monde ne valait pas grand'chose ; dans ma retraite j'aimais à penser qu'il était devenu meilleur ; que des institutions plus douces produisaient des mœurs plus sévères. Je vois qu'il n'en est rien. Il est bien triste de vieillir de la sorte et d'aller de déceptions en déceptions ! 1075

SCÈNE XIV

Ernest, Gersaint, Dupré.

DUPRÉ

Eh bien ! Que faites-vous donc ici, seul, Maître Gersaint ? Vous êtes rêveur et soucieux comme un avoué qui vient de perdre un procès.

1080

GERSAINT

Pour peu qu'on ait du coeur ici-bas, on trouve toujours des sujets de tristesse et de plainte.

ERNEST

Ah ! Monsieur, devriez-vous parler ainsi dans une maison où tout inspire le respect !

GERSAINT

Pardon, Monsieur le Comte, vous avez raison : ce n'est pas ici et dans ce moment surtout qu'il faut maudire l'espèce humaine ; mais convenez avec moi que le monde n'est pas changé. Autrefois l'inégalité des conditions causait, disait-on, le désordre et l'immoralité, aujourd'hui c'est l'inégalité des fortunes ; à la place des titres on a mis les écus : je vous demande ce que les moeurs y ont gagné. Depuis que les banquiers vont à la cour, où est, je vous prie, l'amélioration ? Jadis ils n'étaient inso-
lents qu'avec les pauvres ; à présent, ils le sont avec tout le monde.

1085

1090

DUPRÉ

Vous êtes sévère, Maître Gersaint.

GERSAINT

J'avoue que je ne vois pas le monde du beau côté ; et puis, il est des impressions qui pèsent longtemps sur le coeur, et ce que j'ai appris aujourd'hui... Les pauvres femmes !

1095

DUPRÉ

Ah ! Voilà votre texte accoutumé : il s'agit de quelque fille séduite.

GERSAINT

Cela est vrai.

DUPRÉ

Ah ! Dame !

GERSAINT

Et vous n'êtes pas indigné ?

1100

DUPRÉ

Que voulez-vous ? Il n'y a pas d'effet sans cause. Les filles sont séduites par nous : c'est fâcheux, j'en conviens ; mais nous sommes d'abord séduits par elles, et personne ne songe à nous plaindre.

(Air de Téniers.)

GERSAINT

Sur ce sujet, quoi ! votre gaité brille ? Songez-y donc, vous serez père un jour ; Et si le ciel vous accorde une fille, Ne la peut-on ravir à votre amour ? Vous poursuivez d'un dédaigneux sourire Les maux d'un père

1105

et ses affronts sanglants. Au séducteur, monsieur, qu'irez-vous dire
Quand il aura flétri vos cheveux blancs ? Quel langage !

ERNEST

L'homme dont vous parlez ne se conduit donc pas comme il le doit ?

GERSAINT

J'ai tout lieu de le craindre.

1110

ERNEST

Ah ! C'est un tort grave.

GERSAINT

N'est-ce pas, Monsieur le Comte, qu'il faudra qu'il l'épouse ?

DUPRÉ

La loi ne l'y oblige pas.

ERNEST

Épouser ! Non, si les convenances s'y opposent ; car nous avons aussi
nos devoirs en vers le monde, mais ne rien négliger pour que la faute
soit cachée, faire tous les sacrifices nécessaires...

1115

GERSAINT

C'est cela, de l'argent ! Il semble que l'argent compense tout. Sommes-
nous donc revenus à ce temps où la vie humaine avait son tarif ?

DUPRÉ

Il ne faut pas être plus sévère que la loi.

ERNEST

Ni plus sage que la société.

1120

(Il va avec Dupré au-devant de tout le monde.)

GERSAINT

Brisons là : nous ne pourrions pas nous entendre. Je vois que lorsqu'une fois on quitte le monde, il ne faut plus y rentrer. On vient.

ERNEST *(sur le devant)*

Cet homme m'aurait presque donné des remords ! Mais non, toutes mes précautions sont prises, l'avenir de Laurence est assuré ; demain une lettre de moi l'instruira. J'ai fait ce que j'ai dû ; le monde n'aura pas un reproche à m'adresser. 1125

SCÈNE XV

Le Marquis, La Comtesse, Ernest, Dupré, Gersaint, Parents et Amis.

LA COMTESSE

Ainsi, mon cher Marquis, tout est bien d'accord ?

LE MARQUIS

Oui, sans doute, Madame.

(Il prend le contrat des mains de Dupré et le parcourt.)

GERSAINT

Voyons.

1130

DUPRÉ (*à demi-voix, à Ernest*)

On ne se doute guère à Châtillon que je viens ici vous marier.

ERNEST (*de même*)

À la fin, mon cher, je dis adieu à tous les amusements de la jeunesse ; je deviens un homme grave, il le faut : la carrière de l'ambition est ouverte et j'y entre.

GERSAINT (*rendant le contrat*)

Il n'y a rien à dire : nous pouvons procéder à la signature.

1135

LA COMTESSE

Où donc est ma chère bru ?

GERSAINT

La voilà, la voilà.

SCÈNE XVI

Les mêmes, Sophie, Laurence.

ERNEST (*à part*)

Ciel ! Laurence !

GERSAINT (*à Laurence*)

Approchez, mon enfant.

1140

(*À part.*)

DUPRÉ

Ah ! Mademoiselle Clermont ! Que vient-elle faire ici ?

LE MARQUIS

Une amie d'enfance de ma fille ; Comtesse, je vous la présente.

LA COMTESSE

Mademoiselle est bien aimable de venir assister aux noces de Sophie.

ERNEST *(à part)*

Que faire ? Que va-t-elle dire ?... Oh ! Quel embarras !

SOPHIE *(à Ernest)*

Permettez, monsieur le comte, que je vous présente ma meilleure amie ;
elle nous a promis de passer quelque temps avec nous. Mais il y a six
mois, vous l'avez vue, je crois, chez monsieur Dupré.

LAURENCE *(le regardant fixement)*

Monsieur le Comte s'en souvient-il ?

ERNEST

Pensez-vous que je puisse l'oublier ? J'espère, Mademoiselle, que vous
tiendrez votre promesse ; la meilleure amie de Mademoiselle de Bon-
court doit être digne de ce nom.

LAURENCE *(à part)*

Pas un remords !... Il faut mourir.

GERSAINT (*bas à Laurence*)

Allons, prenez garde ! Répondez à l'accueil flatteur que vous recevez.

LA COMTESSE

Qu'a donc Mademoiselle ?

LAURENCE (*avec effort*)

Le bonheur de mon amie m'est précieux et cher, et lorsque vous vous chargez de la rendre heureuse...

1155

ERNEST

Je n'aspire qu'à prouver combien je veux mériter l'honneur que je reçois ; aussi je ne balance pas à déclarer hautement que si jusqu'à ce jour j'ai eu quelques torts, si j'ai commis quelques fautes, je mettrai mes soins à les réparer toutes !

1160

LAURENCE (*à part*)

Les réparer !...

DUPRÉ (*à part*)

Le cher Comte m'a l'air un peu embarrassé.

LE MARQUIS (*allant auprès de la table*)

Allons, Monsieur le Comte, prenez cette plume, et signez.

(*Après avoir hésité un instant, il signe.*)

ERNEST (*à part*)

Ah ! Je ne croyais pas souffrir ainsi !

LAURENCE *(à part)*

Tout est fini !

1165

(Sophie signe, et après elle les membres de la famille, puis Gersaint.)

LA COMTESSE *(à Sophie en l'embrassant)*

Soyez ma fille.

ERNEST *(bas à Laurence pendant qu'on est occupé à signer)*

Que de reconnaissance m'inspire votre généreux silence !... Je suis forcé par ma famille, mais ne craignez rien, tout est disposé, demain vous saurez tout.

LAURENCE *(avec le sourire du désespoir)*

Demain...

1170

SOPHIE

Chère Laurence, que ton nom soit là comme un doux espoir.

LAURENCE

Mon nom !

SOPHIE

Je t'en prie.

LA COMTESSE

Qui vous arrête ?

(Elle va signer.)

LAURENCE

Mon nom !... Oui !... Il y sera !

1175

(Ernest les présente à Sophie.)

LA COMTESSE *(remettant un écrin à son fils)*

Tenez, Ernest, ce sont mes diamants : offrez-les à votre femme.

SOPHIE

Je les reçois avec plaisir puisqu'ils me viennent de vous.

(À Laurence.)

LA COMTESSE

Je suis impatiente de vous en voir parée. Mademoiselle voudra bien se charger du soin de les attacher au cou de son amie.

SOPHIE

Oh ! Le beau collier !

1180

LAURENCE *(avec un accent déchirant et passant auprès de Sophie)*

Un collier !...

SOPHIE

Oui, Laurence, regarde !

LA COMTESSE

Refuseriez-vous de lui rendre ce léger service ?

(Elle attache le collier.)

LAURENCE

Non.

SOPHIE

Comme ta main tremble !

1185

ERNEST *(s'approchant de Laurence)*

Mademoiselle...

LAURENCE *(bas)*

Madame Dupré tremblait aussi en m'attachant un collier... Je m'en souviens aujourd'hui.

LE MARQUIS

Quand vous vous marierez, mon enfant, la Comtesse de Cérigny, ou, pour mieux dire, votre amie, se chargera du soin que vous remplissez auprès d'elle en ce moment.

1190

LAURENCE

Je ne me marierai jamais, Monsieur.

LA COMTESSE

Que dites-vous ?

GERSAINT *(à part)*

Pauvre enfant !... Cette épreuve était trop forte.

LAURENCE

Adieu... Madame de Cérigny !

1195

SOPHIE

Tu nous quittes ?

LAURENCE

Vous n'avez plus besoin de moi.

SOPHIE

Laurence !...

LAURENCE *(à part)*

Grâce au ciel ! J'ai eu de la force... Ma faute est expiée ; maintenant Dieu me pardonnera.

1200

GERSAINT *(bas à Laurence)*

Je comprends ce qui se passe dans votre âme, j'ai peut-être eu tort d'exiger... Allez, mon enfant, allez prendre du repos.

(Elle sort.)

LAURENCE *(en lui serrant la main)*

Oui, le repos !...

LA COMTESSE

Elle s'éloigne !... Elle semble souffrir. Un peu d'envie peut être ?...

GERSAINT

Non, Madame ; une certaine émotion que le temps et mes soins effaceront ; ce n'est rien. 1205

ERNEST *(à part)*

Quel souvenir déchirant me poursuivra toujours ! Que de noblesse et de générosité !

(On entend des airs de danse, puis des cris déchirants dans le lointain.)

LE MARQUIS

Allons, que ces idées de jeune fille ne troublent pas les plaisirs d'un si beau jour : un petit bal est préparé ici près ; que tout le monde me suive ! 1210

(Tout le monde se précipite vers la fenêtre.)

LA COMTESSE

Qu'est-ce donc ?

DUPRÉ

Des paysans qui courent du côté de la rivière.

GERSAINT

La rivière ! Ah ! La malheureuse !